

CONJECTURES AU SUJET
DE CERTAINES LETTRES ISOLÉES
SE RENCONTRENT SUR LES SOLIDI BYZANTINS
DU VII^E SIÈCLE⁽¹⁾

PAR

MARCEL JUNGFLEISCH.

Après l'ouvrage de Sabatier (*Description générale des monnaies byzantines*), classique mais devenu par trop ancien (1862), après la contribution de Svoronos (*Trouvaille d'Athènes*, 1904), le travail magistral de W. Wroth (*Catalogue of the Imperial Byzantine Coins in the British Museum*, 2 vol., 1908), l'utile résumé de Goodacre (*A handbook of the Coinage of the Byzantine Empire*, 1928-1933) ont fixé les grandes lignes de la numismatique byzantine telle qu'elle est généralement connue.

Bien loin d'avoir épuisé le sujet, ces ouvrages en font au contraire ressortir toute l'ampleur et toute la complexité. Par de claires allusions ou bien au cours de notes hâties, les auteurs durent se borner à laisser entrevoir brièvement les développements considérables que la numismatique byzantine était encore susceptible de prendre.

J. Tolstoï eut le mérite de s'attaquer courageusement à une entreprise dont l'étendue semblait dépasser la durée d'une vie humaine normale (*Monnaies byzantines*, 1912-1916, inachevé). Les circonstances furent — hélas — anormales ; les livraisons 8 et 9 de son ouvrage furent pour la plupart détruites et le reste perdu ; lui-même disparut prématurément,

⁽¹⁾ Communication présentée en séance du 19 mars 1949.

n'ayant accompli qu'à peine la moitié de sa tâche. Le même sort déplorable faucha les espoirs fondés sur J. Maspero fils.

Il résulte de ce rapide exposé que, sur de nombreux points, l'œuvre de ces grands constructeurs devra être reprise et cela pour en parachever les détails plutôt que pour en modifier la structure générale, laquelle reste acquise dans ses grandes lignes.

* * *

Tous ces auteurs ont signalé la présence épisodique d'une lettre supplémentaire variable sur certains solidi de Phocas, d'Héraclius et de Constance II, mais sans disposer du temps matériel nécessaire pour s'y arrêter afin d'en élucider la signification. Les lettres de ce genre se rencontrent tantôt isolées dans le champ du revers (le plus souvent à droite de la croix), tantôt à la fin de la légende avant la lettre numérale désignant l'officine.

Un problème se trouve ainsi posé : retracer la signification de cette lettre variable, signification qui d'ailleurs semble s'être modifiée avec le temps, même au cours d'une période relativement brève.

Son sens pouvait être soit numéral (désigner le chiffre d'une date, d'un poids ou le numéro d'une sous-officine), soit littéral (initiale d'un nom).

Désignation de date. — Au début, les solidi de ces séries ne portent pas de date et cela contrairement aux bronzes qui, eux, étaient datés de la façon la plus évidente chaque fois que leur dimension était assez grande pour permettre de mentionner l'année du règne durant laquelle ils étaient frappés. Valable avant 630, cette règle subit une première dérogation à l'occasion d'une frappe d'Héraclius portant la légende dite « consulaire ». Après 630, l'exception se généralise graduellement au point de devenir la règle sous le règne de Constance II. Les dates sont alors exprimées par les différentes lettres, elles se comptent — comme sur le bronze — du début du règne ou d'un changement d'« induction » dans la computation des temps.

Désignation du poids ou du titre. — Tous les solidi étaient taillés sur une base métrologique rigide qui ne laissait aucune possibilité de faire varier le poids individuel. Il ne pouvait être réalisé de gain qu'en modifiant

le titre de l'alliage. A part le degré de finesse « Standard » désigné par CONOB (que l'on est maintenant d'accord pour interpréter « Constantiopolis Obryzum »), il semble, en effet, que les Byzantins aient employé dès cette époque des alliages de titres légèrement différents dont chacun aurait été désigné par une marque spéciale.

Distinction entre les sous-officines au moyen d'un numérotage « Adjoint ». — Non seulement semblable hypothèse ne se heurte à aucune impossibilité, mais, même, elle devient tout à fait plausible quand, à partir du milieu du VII^e siècle, nous rencontrons ces étranges indices « au régime duel ». Par contre, dans la première partie du même siècle, cette hypothèse ne saurait être retenue, vu l'invisibilité de certains nombres isolés et surtout trop élevés auxquels elle aboutirait.

Initiale d'un nom : a) personne physique. — Aucun nom de monétaire, aucune initiale formant « distinctif » n'ont été signalés sur ces séries monétaires byzantines. Semblables marques sur un solidus auraient d'ailleurs constitué une innovation contraire à la conception traditionnelle d'alors ; cette monnaie était d'une essence exclusivement impériale et considérée comme intangible⁽¹⁾.

Initiale d'un nom : b) de lieu. — L'initiale (ou les premières lettres) du nom de la ville possédant un atelier monétaire avait été une mention courante pendant des siècles. Il serait donc naturel d'en rencontrer des survivances malgré l'unification apparente du CONOB, sigle qui constituait autant (sinon plus) un certificat du degré de pureté plutôt qu'une désignation expresse du lieu de frappe.

D'après la théorie, que nous dirons « classique » et qu'il va peut-être falloir reviser, les seuls ateliers impériaux ayant frappé l'or auraient été :

sous Phocas — Constantinople et Ravenne,

sous Héraclius — Constantinople, Ravenne et Carthage (ce dernier avec un facies spécial).

sous Constance II — Constantinople, Carthage, Rome et Ravenne (les deux derniers en petites quantités).

⁽¹⁾ Les hostilités entre Justinien II et Abdel Malek ben Merouane furent reprises à l'occasion de contestations au sujet du protocole des inscriptions portées par le papier et la monnaie.

Admettre que les innombrables pièces d'or frappées durant ces trois règnes l'ont été en majorité dans deux ou trois villes seulement, conduirait à supposer pour les transports d'or brut puis de numéraire, des facilités matérielles et une sécurité qui cadrent mal avec ce que nous savons des conditions prévalant à cette époque. Un tel excès de centralisation soulèverait également les objections des économistes dont les recherches commencent à élucider l'histoire des grands courants d'échanges mondiaux aux temps anciens. Les ateliers provinciaux (dont certains existaient bien avant ceux de Byzance) possédaient le matériel et l'expérience nécessaires à la frappe de l'or. Il serait invraisemblable que la métropole se soit entièrement passée d'eux, même pendant les moments de presse.

Le solidus byzantin était alors une monnaie internationale (il en a été retrouvé aux Indes et jusqu'en Chine); par suite, il était cantonné dans un type «figé» — celui qui avait fait son succès. Les Livres Sterling (qui ont joué le même rôle au siècle dernier) ne furent pas toutes frappées à Londres.

Les monnaies égyptiennes modernes constituent — elles aussi — un exemple typique à cet égard. Sous le règne d'Ismaïl Pacha, elles portent ضرب في مصر et cependant il en fut frappé non seulement en Égypte mais à Paris et à Bruxelles ou même n'importe où (licences d'importation accordées à des ateliers privés dont, à part Livourne, le nom est maintenant difficile à retracer). Parmi nos monnaies actuellement en circulation, certaines portent cette mention «frappé en Égypte» et pourtant elles ont été fabriquées un peu partout : Londres, Birmingham, Bombay, sauf en Égypte. La mention ضرب في مصر n'y figure donc que comme une expression «générique» et le numismate qui, dans un avenir plus ou moins lointain, prendrait cette inscription au pied de la lettre (à l'instar de ce qui a été fait pour CONOB) errerait fâcheusement.

Dès l'antiquité, ces commandes d'un atelier à l'autre, ces délégations de monnayage, sont évidentes en de nombreux cas. Sans vouloir remonter jusqu'aux tétradrachmes d'Alexandre le Grand qui pourtant en offrent déjà des exemples, il devient de jour en jour plus apparent que durant les périodes constantinienne et post-constantinienne les ateliers monétaires ont parfois travaillé les uns pour les autres. Dans ces occasions dont le recul du temps rend la détermination difficile, l'inscription ALE ou ANT à

l'exergue du revers d'une pièce n'implique pas nécessairement que cette pièce ait été réellement frappée à Alexandrie ou à Antioche mais indique seulement qu'elle l'aurait été «pour le compte» de ces ateliers, peut-être dans un lieu tout différent.

A Byzance même, il a été retrouvé des coins ayant été employés pour Carthage mais au type large et mince qui n'était pas habituellement frappé dans cet atelier. Pour la même époque encore, les fouilles de M. de Morgan à Ouasset ont exhumé l'atelier monétaire arabe de cette ville et avec lui un stock important de dirhems neufs prêts à être lancés dans la circulation avec les mentions ضرب بافريقيا، ضرب بالandalس et qui fabriqués en Irak ne furent jamais envoyés en Andalousie ni en Afrikiyah. Ils portaient probablement un distinctif propre à l'atelier d'Ouasset.

* * *

Après cet examen rapide de l'aspect général du problème, nous passerons maintenant en revue les données qu'il comporte.

PHOCAS (602-610).

Officine B	champ N	(T. ⁽¹⁾ 3)
»	€ » Z (N couché)	(W. ⁽²⁾ 14)
»	€ » Σ (N couché et inversé)	(W. 13)
»	I » N	(T. 22-D. ⁽³⁾ 21)
»	I » Z (N couché)	(W. 15)

Cet N en diverses positions semble être l'initiale de l'atelier de Nicomédie qui, sous ce règne, aurait exécuté des commandes de solidi pour les officines B (2^e) € (5^e) et I (10^e) de Constantinople.

Un solidus de la 10^e officine présente d'après Tolstoï, un D (?) dans le champ. Cette lettre mal formée a été parfois employée en substitution du Θ et pourrait être l'initiale de Thessalonique.

Provenant des officines € (5^e) Θ (9^e) et I (10^e), il se rencontre des

⁽¹⁾ T = Tolstoï, *Monnaies byzantines*.

⁽²⁾ W = Wroth, *Catalogue of the Imperial byzantine Coins in the B. M.*

⁽³⁾ D = Collection D...s.

pièces portant dans le champ, au lieu d'une lettre, une étoile dont le sens n'a pu être expliqué jusqu'à présent.

HÉRACLIUS (610-641).

1^{er} type (610-613) :

- Officine ε champ ↗ (monogramme de Ravenne) (W. 8)
- » ε » N (» Nicomédie) (W. 9)
- » ε » N (initiale » ») (T. 7)

La 5^e officine de Constantinople aurait fait travailler pour elle les ateliers de Ravenne et de Nicomédie.

2^e type (613-630) :

Officine B	champ I	(S. ⁽¹⁾ 4)
» B	» K	(S. 5)
» Γ	» I	(T. 134)
» Γ	» K	(S. 7)
» Δ	» I	(T. 137)
» ε	» I	(W. 22—T. 143—D. 27)
» ε	» K	(S. 25)
» ε	» N	(T. 140—D. 26)
» ε	» H N	(T. 142)
» ε	fin légende Θ	(W. 23)
» Σ (pour Z)	champ K	(S. 29)
» H	» N	(T. 51)
» H	» Θ	(W. 32)
» H	» Ζ	(W. 33)
» Θ	fin légende I	(D. 29.30.31—T. 162)
» Θ	champ Θ	(W. 34)
» Θ	» Ζ	(T. 155)
» Θ	fin légende A	(T. 160)
» Θ	» B	(T. 161)
» I	» B	(S. 38)
» I	» Θ	(W. 37.38)

⁽¹⁾ S = Svoronos, *Journal international d'Archéologie numismatique*, 1904.

Avec cette longue série commencent les premières complications.

Nous aurions d'abord I, initiale de l'éphémère atelier d'Isaura Palaïa (l'actuel Zengibar Kalesi turc) qui aurait frappé pour les officines B (2^e), Γ (3^e), Δ (4^e), ε (5^e), Θ (9^e) de Constantinople. Visiblement, cet atelier n'a pas été créé uniquement pour frapper quelques rares bronzes dont il n'a pas été retrouvé une demi-douzaine ; il avait pour but réel d'aider les officines de Constantinople alors surchargées de commandes. Nous aurions ensuite K, initiale de l'atelier de Cyzique délégué par les officines B (2^e), Γ (3^e), ε (5^e), Ζ (7^e), puis N désignant l'atelier de Nicomédie œuvrant pour les ε (5^e) et H (8^e) officines ; après viendrait Θ pour Thessalonique au compte des ε (5^e), H (8^e), Θ (9^e) et I (10^e) officines ; enfin Ζ représenterait Théoupolis autrement dit Antioche, commis par les officines H (8^e), et Θ (9^e). Pour la première fois, se rencontre de l'autre côté de la croix une seconde lettre faisant pendant à la première : H N (T. 142) ; nous aurions ainsi sur la même pièce les deux acceptations : la littérale et la numérique afin d'aboutir à un supplément de précision : délégation de l'officine ε (5^e) à l'atelier N (Nicomédie) pour l'année H (8^e du règne).

L'officine Γ (3^e) a émis un solidus (W. 15) sur lequel la lettre a été remplacée par un gros point dont la signification n'a pas encore été entrevue. Il en va de même pour les deux étoiles se faisant pendant (W. 26) employées par l'officine S (6^e).

Enfin l'officine Θ (9^e) a émis des solidi sur lesquels la fin de la légende se termine par A ou B qui seraient des lettres numérales désignant peut-être les premier et deuxième Consuls.

3^e type (vers 630) :

Officine ε	champ	K	(W. 42—T. 175)
» Σ (pour Z)	»	Θ	(S. 35)
» H	»	K	(T. 180)
» I	fin légende B		(T. 183.185.207—S. 38)
» I	» Γ		(W. 333—T. 188)
» I	» Δ		(W. 335)

Nous retrouvons K = Cyzique qui aurait frappé pour les officines ε (5^e) et H (8^e) ainsi que Θ = Thessalonique pour l'officine Ζ (7^e).

De même, les lettres B , Γ , Δ sur les produits de l'officine I (10°) exprimeraient numéralement des années consulaires (2° , 3° , 4°) ou quand l' I est redoublé, des années de règne (12° , 13° , 14°).

4^e type (après 630) :

Officine A	champ A	(W. 50)
» A	» B	(W. 52—T. 373)
» A	» I	(W. 51—T. 374)
» B	» B	(W. 55—D. 41)
» B	» E	(W. 53—D. 42)
» B	» I	(W. 54)
» Γ	» A	(W. 56—D. 43)
» Γ	» B	(T. 381)
» Γ	» I	(W. 57)
» Δ	» A	(W. 58—D. 44)
» Δ	» B	(W. 59—T. 385—D. 45)
» Δ	» E	(T. 386)
» Δ	» I	(T. 387)
» Δ	» Θ	(T. 389)
» E	» A	(W. 63)
» E	» B	(W. 65—T. 393)
» E	» I	(W. 64)
» E	» K	(W. 66—T. 395)
» S ou σ	» A	(W. 68—T. 398)
» S	» E	(D. 47)
» S ou σ	» I	(W. 70—T. 399)
» S	» Θ	(W. 69)
» Σ (pour Z)	» A	(W. 72)
» Σ (»)	» B	(W. 74—T. 404—D. 48)
» Σ (»)	» I	(T. 405)
» Z	» E	(W. 73)
» H	» A	(W. 75)
» H	» B	(W. 78)
» H	» E	(W. 76)
» H	» Θ	(W. 77—T. 411)

Officine Θ	champ B	(D. 49)
» Θ	» Θ	(T. 416)
» I	» B	(W. 80—D. 50)
» I	» E	(W. private collection)
» I	» Θ	(W. 79—T. 420)

La complication devant laquelle nous nous trouvons est plus apparente que réelle et semblerait pouvoir se résoudre assez facilement si nous admptions que l'acception des lettres a varié durant cette période de transition. Souvent encore, elles seraient des initiales d'atelier comme à l'ancienne mode. Elles continueraient aussi à être parfois prises comme exprimant des nombres d'années, sens qui sera définitivement adopté sous le règne suivant de Constance II.

Dans les précédentes séries, nous avons rencontré les années « consulaires » A et B (sur le 2^e type), puis B , Γ et Δ (sur le 3^e type). Le 4^e type nous apporte l'année E (5^e) qui forme une continuation naturelle et cela pour les officines B , Δ , S , Z , H et I (2^e, 4^e, 6^e, 7^e et 10^e).

Comme délégations de monnayage nous aurions :

I = Isaure (officines A, B, Γ , Δ , E, S et Z);

K = Cyzique (officine E);

Θ = Thessalonique (officines Δ , S, H, Θ et I).

Restent ces étranges lettres à hampes prolongées par le haut qui apparaissent ici brusquement et que nous ne reverrons plus par la suite. Elles auraient pu nous égarer en de multiples suppositions mais heureusement ce sont de vieilles connaissances numismatiques. Lorsque les Ptolémées II et III lancèrent leur première grande série où les années se suivent, exprimées numériquement par les lettres grecques rangées dans leur ordre alphabétique, ils en virent la fin en moins d'un quart de siècle, or la dynastie se continuait. Sur les grandes pièces, celles au type d'Arsinoé par exemple, l'espace laissé dans le champ était suffisant pour permettre de continuer le même système en répétant la lettre une seconde fois A A (qui signifie $24 + 1 = 25^{\circ}$ année et non 11°), B B ($24 + 2 = 26^{\circ}$), $\Gamma\Gamma$ ($24 + 3 = 27^{\circ}$), etc. Sur les moyens bronzes, les Ptolémées s'étaient alors astreints à loger la date entre les deux pattes de l'aigle où il n'y avait place que pour un seul caractère ; les graveurs — probablement

égyptiens — adoptèrent les figurations $\Delta = \Delta$ $A = 25^{\text{e}}$ année, $\Gamma = \Gamma\Gamma$ 27^{e} , etc., et cette espèce de « duel » leur donna une latitude d'un nouveau quart de siècle. Cette suite est peu connue et n'a guère été étudiée bien qu'elle ait été continuée à son tour par $\Lambda = \Lambda\Lambda\Lambda = 49^{\text{e}}$ année, $\Xi = \Xi\Xi\Xi = 50^{\text{e}}$, etc., que l'on pourrait qualifier de « triel » et qu'une quatrième série ait été commencée sous une forme plus curieuse encore. Déjà l'on revenait à l'ancien système grec dit « des 27 signes » qui avait l'inconvénient d'exiger plusieurs lettres (deux à partir de 11, trois à partir de 111), ce qui obligea à replacer la date dans le champ ou à y renoncer ; les deux solutions se rencontrent.

Dans le cas « byzantin », nous aurions devant nous deux perspectives : 1° il se serait agi d'une seconde série d'années consulaires devant se distinguer de celle à laquelle nous avons déjà fait allusion (la famille Héraclius était nombreuse), ou bien 2° les officines surchargées de travail avaient été renforcées par l'adjonction de succursales Δ voulant dire *bis* et Ξ *ter*, le nombre maximum atteint d'après le tableau étant celui de deux succursales ouvertes sous l'égide de l'officine principale. Vu l'énorme quantité d'or frappée sous Héraclius, cette hypothèse des succursales auxiliaires est la plus vraisemblable.

Δ a été retrouvé pour les officines Δ , Γ , Δ , ϵ , S , Z , H .

Ξ pour toutes les officines sauf la 6^e (S).

Comme les précédentes, cette liste est forcément incomplète ; des marques manquantes peuvent se trouver cachées dans des collections particulières ou n'avoir pas encore été exhumées. Certaines des sous-officines décrétées en principe ne sont peut-être pas entrées en fonctionnement pour des raisons matérielles.

CONSTANCE II (641-668).

Sous son règne s'acheva l'évolution ; après quoi les lettres isolées disparurent rapidement.

1^{er} type (641-646) :

Nous rencontrons ici le même principe des substitutions d'ateliers mais appliqué, si l'on peut dire, en sens inverse. Le facies des frappes

qui passent pour avoir été réellement effectuées à Carthage est assez spécial pour se distinguer aisément. Certains solidi marqués Carthage (C ou K) ne possèdent pas l'aspect caractéristique de cet atelier mais bien celui de frappes constantinopolitaines. De plus, des coins usagés à ce modèle auraient été retrouvés à Constantinople même. En cette occasion, au lieu que les ateliers provinciaux soient venus à l'aide des métropolitains, ce seraient au contraire les ateliers de Constantinople qui auraient à leur tour travaillé pour la Province, fait tout naturel d'ailleurs. La distinction aurait été faite entre les différentes officines qui auraient ainsi travaillé pour Carthage comme le montre l'énumération suivante :

Conob	C	officine	B	(W. 6)
»	C	»	Γ	(W. 7)
»	C	»	ϵ	(T. 8—Montagu 1137)
»	K	»	ϵ	(W. 9)
»	C	»	Z	(W. 12)
»	K	»	H	(W. 10)

Un solidus de l'officine S (6^e) porte dans le champ la lettre grecque P qui pourrait désigner une substitution du même genre pour le compte de Ravenne.

2^e type (646-651) :

Cette fois, les lettres se rencontrant dans le champ ou après Conob figurent, sans aucun doute, des nombres : ceux de la N^{me} année du règne, et nous les avons rangées dans cet ordre qui avait déjà été suivi par les auteurs :

Champ	ϵ	(5 ^e année)	officine	B	(W. 11)
»	ϵ	»	»	Δ	(W. 12)
»	ϵ	»	»	H	(W. 13)
»	S	(6 ^e année)	»	A	(W. 14)
»	S	»	»	Γ	(W. 15)
»	S	»	»	ϵ	(W. 16)

Champ	S	(6 ^e année)	officine	S	(W. 17)
»	S	»	»	Σ (pour Z)	(W. 18)
»	Z	(7 ^e année)	»	A	(W. 19)
»	Z	»	»	B	(T. 23)
»	Z	»	»	Δ	(W. 20)
»	Z	»	»	Σ (pour Z)	(W. 21)
»	Z	»	»	Θ	(W. 22)
»	H	(8 ^e année)	»	Δ	(T. 27)
»	H	»	»	H	(W. 23)
Conob	Θ	(9 ^e année)	»	Θ	(D. 66)
»	I	(10 ^e année)	»	H	(D. 58)
»	I	»	»	I	(W. 24)

Cette énumération est sujette à se compléter au fur et à mesure des trouvailles et des publications.

Les lettres isolées tendent à disparaître avec la fin de cette série, elles ne reparurent plus que momentanément, vers la fin du règne, lorsque le signe ♂ (S couché) vint, suivant l'hypothèse plausible de Warren, indiquer le commencement d'une nouvelle indiction pour laquelle nous connaîtrions seulement les années B et Γ (2^e et 3^e; W. 59 et W. 60). L'hypothèse de Warren semble préférable à celle suivant laquelle ♂ serait l'initiale déformée de «Sicile».

Légendes spéciales de l'exergue. — Nous avons relevé que l'habituelle légende de l'exergue signifiait « qualité d'or de la métropole » plutôt que « frappé à Constantinople ».

Quel était donc le titre officiel de cet or dit « de Constantinople »?

En fait, nous l'ignorons presque. Il serait désirable de sacrifier pour chaque règne, quelques pièces authentiques mais mal conservées afin de les analyser scientifiquement.

Il serait d'ailleurs naturel que par suite des premiers grands revers subis par l'Empire byzantin, le titre officiel de l'or ait dès lors commencé à baisser. Les notations conventionnelles, que nous voyons apparaître épisodiquement au cours de ces séries, porteraient à le croire.

Il semblerait qu'en « principe » les degrés de finesse de l'alliage aient été dans le genre de ceux-ci :

EXERGUE.	CARATS.
—	—
CONOB +*	23 3/4
CONOB .+	23 1/2
CONOB ^ ('/30 de cuivre)	23 1/4
CONOB	23
O B xx }	22
B O xx }	

Dans la pratique, des titres aussi élevés étaient rarement atteints. En général, la pierre de touche indique au moins un demi-carat (et même davantage) en dessous du chiffre théorique. Les degrés de pureté de l'or n'étant plus strictement observés, l'adoption de cette échelle compliquée aurait abouti en fait à masquer un abaissement du Standard CONOB ; les pièces du plus bas titre auraient été destinées à l'exportation ? Les analyses et la rencontre fortuite d'un texte pourraient seules trancher ces questions.

*

*

De nouvelles études, de futures trouvailles permettront sans doute de compléter ces tableaux, d'y ajouter quelques détails mais cela sans bouleverser leur structure générale ni modifier radicalement les conclusions qui s'en dégagent déjà.

D'habitude, une monnaie est réputée avoir été frappée dans l'atelier monétaire dont elle porte le nom.

Certes, il en est ainsi fort souvent, mais pas toujours.

Au fur et à mesure que les classements se complètent et par là se précisent, des impossibilités, des anomalies ou même de simples remarques⁽¹⁾

⁽¹⁾ Telle celle — lumineuse — de Wroth : sur toutes les pièces d'Héraclius portant un I au droit, la seconde croix est déportée vers le centre au lieu de se trouver juste au-dessus du diadème d'Héraclius Constantin, détail qui ne s'observe jamais sur les pièces sans cet I (dans lequel nous voyons la désignation d'Isaure).

décèlent des réalités complexes qui sont destinées à remplacer les anciennes traditions, trop simplistes pour être exactes. De l'antiquité à nos jours, se sont produites de fréquentes « délégations de monnayage» par suite desquelles des ateliers ont œuvré les uns pour les autres.

La légende « Frappé par tel atelier» ne signifierait plus parfois que «frappé pour le compte de tel atelier» mais en tout autre lieu.

Tel est le point capital (car dans ce cas, combien de déductions ingénieuses s'effondreraient et combien de textes incompris jusqu'ici s'éclaireraient !) sur lequel il devient chaque jour plus nécessaire de diriger les recherches.

Venant à la suite de l'indication du même genre mise en lumière par la trouvaille de Kom Denchal⁽¹⁾, ces quelques conjectures à l'occasion de solidi byzantins du VII^e siècle n'ont d'autre but que de faire toucher du doigt le besoin actuel de préciser une orientation numismatique qui, d'ailleurs, n'est pas absolument nouvelle.

Janvier 1949.

⁽¹⁾ JUNGFLEISCH, *La trouvaille de Kom Denchal. Monnaies en bronze de l'époque post-constantinienne*. Supplément aux *Annales du Service des antiquités de l'Égypte*, Cahier n° 7, Le Caire 1948.